



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

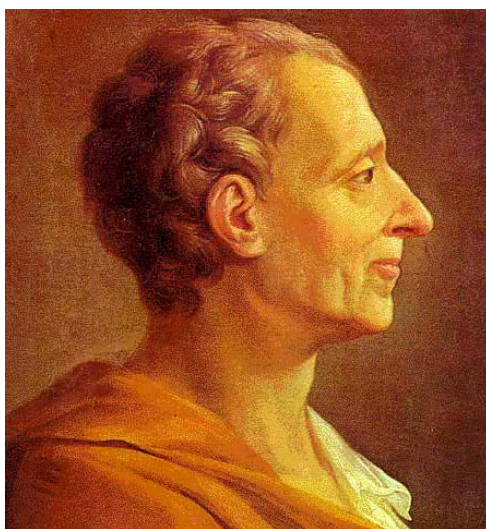
**André Durand présente**

Charles de Secondat,  
baron de la Brède et de

**MONTESQUIEU**

**(France)**

**(1689-1755)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout "*Les lettres persanes*", différentes lettres étant analysées).**

**Bonne lecture !**

Il naquit le 18 janvier 1689 au château de La Brède, près de Bordeaux. À partir de ce château aux murs épais, aux ouvertures étroites, couronné de tourelles et cerné de douves, il se construisit une sorte de roman historique rehaussant la naissance de sa famille qu'il fit remonter aux Francs. Très attaché à ses terres, indépendant vis-à-vis du pouvoir, bien différent des courtisans qui mendiaient les faveurs royales, il fut l'un des derniers représentants de cette noblesse indépendante que la politique de Richelieu avait voulu faire disparaître. Sa carrière dans la magistrature paraissait toute tracée d'avance, car il était l'aîné d'une famille où régnait une forte discipline, et son oncle, président à mortier au Parlement de Bordeaux, lui destinait sa charge.

Élevé d'abord au château de la Brède parmi les paysans, il apprit et parla le gascon. Il y contracta un fort accent méridional. À onze ans, on l'envoya au collège des oratoriens de Juilly, près de Paris, alors qu'existait à Bordeaux un collège de jésuites. Sans doute son père préférerait-il un enseignement plus moderne, dispensé en français, comportant l'étude de langues vivantes, beaucoup d'histoire, et qui donnait aux élèves un goût très vif pour les idées.

En 1708, il revint à Bordeaux pour y faire de solides études de droit. Reçu avocat au Parlement de Guyenne, il hérita alors de la terre de son oncle, Montesquieu, dont il prit le nom.

Il partit pour Paris en 1709 afin d'y perfectionner sa pratique du droit. On regarda ce Gascon qui arrivait presque du bout du monde, on se moqua de ses manières, de son accent. Son dépaysement favorisa une observation qui devint vite sociale.

En 1713, la mort de son père le rappela à Bordeaux. Il y devint conseiller au Parlement, mais sous la tutelle de son oncle le président à mortier. On le maria à Jeanne de Lartigue, calviniste rigoureuse et peu jolie, mais spirituelle et dotée de cent mille livres. Les deux époux vécurent souvent séparés, mais paraissent s'être estimés.

En 1716, quand son oncle mourut, il devint président à mortier, exerçant ses fonctions sans vocation. Méprisant la chicane et les gens de loi, il considérait les deux audiences quotidiennes comme des corvées, mais y apportait beaucoup d'application.

---

---

***“Discours de rentrée au Parlement de Bordeaux”***

(1716)

Essai

Commentaire

Montesquieu y révéla son éloquence, son talent et son courage. Il n'hésita pas à critiquer les vices de la procédure et à soutenir que la justice doit être éclairée, prompte, universelle et humaine.

---

---

Montesquieu fréquenta les salons, fut nommé membre de l'Académie des sciences de sa ville, formée d'honnêtes gens plus que de savants, pour laquelle il composa des mémoires scientifiques :

---

---

***“Mémoire sur les dettes de l'État”***

(1716)

Essai

---

---

***“Dissertation sur la politique des Romains dans la religion”***

(1716)

Essai

## Commentaire

Montesquieu soutenait que la religion n'est pas naturelle et que les croyances sont des produits artificiels créés par les chefs politiques pour maintenir le peuple soumis. Il écrivait que «*l'esprit de tolérance régnait dans le monde païen*»

---

---

**“Éloge de la sincérité”**  
(1717)

Essai

---

---

**“Sur la cause de l'écho”**  
(1718)

Essai

---

---

**“Sur l'usage des glandes rénales”**  
(1718)

Essai

---

---

**“Sur la cause de la pesanteur des corps”**  
(1720)

Essai

---

---

**“Sur la cause de la transparence des corps”**  
(1720)

Essai

---

---

**“Observations sur l'histoire naturelle”**  
(1719-1721)

Essai

---

---

En 1721, Montesquieu publia, à Amsterdam, un écrit qui, pour braver la censure, était anonyme :

---

---

**“Les lettres persanes”**  
(1721)

Roman épistolaire de 330 pages

De février 1711 au commencement de 1720, des lettres sont écrites par le Persan Uzbek, grand seigneur qui, voyant venir sa disgrâce auprès du sophi ou sultan, a quitté son pays sous prétexte de

s'instruire dans les sciences de l'Occident, car, homme sérieux, il est passionné de morale et de politique, et par son ami Rica, qui l'accompagne et qui est un jeune homme libre, plein de vivacité et d'humour, sociable, qui apprend l'impertinence, ses lettres étant satiriques. Ils communiquent leurs impressions à des compatriotes : Mirza, Rustan, Nessib, qui sont à Ispahan, Ibben qui est à Smyrne, Rhédi qui est à Venise. De leur côté, nos deux voyageurs reçoivent des lettres qui les renseignent sur ce qui se passe à Ispahan.

Les premières lettres sont écrites par Rica et Usbek, au cours des étapes de leur voyage : la première est datée de Tauris ; puis ils sont à Smyrne (lettre 19), à Livourne (lettre 23), enfin à Paris (lettre 24) au début de 1712. La partie la plus importante de la correspondance (lettres 24 à 147) nous livre les remarques et les jugements des deux Persans sur la vie parisienne, sur les affaires de France, sur la situation politique et religieuse. De temps à autre s'intercalent les lettres venues d'Ispahan, qui tiennent Usbek au courant de ce qui se passe en son sérail : ses femmes lui écrivent des lettres passionnées, ou se plaignent de la sévérité excessive de l'eunuque noir, tandis que le chef des eunuques déplore sa vie misérable. Tout va mal, en effet, dans la maison d'Usbek depuis son départ : jalousie des femmes entre elles, infidélités de toute sorte. Usbek, de plus en plus sombre et jaloux, se décide à rentrer, lorsque éclate le drame dont les péripéties occupent toute la fin du recueil (lettres 147 à 160) : après la mort du grand eunuque, les femmes se révoltent ; la dernière lettre est un message de la principale coupable, Roxane ; qui, avant de se suicider, avoue ses responsabilités et exhale sa haine contre Usbek.

## Analyse

### Sources

Montesquieu n'a pas inventé le procédé qui consiste à faire voir Paris et la France par les yeux de quelque voyageur venu d'un pays lointain. Le procédé qu'il a pris, qui a été cher aux philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui consiste à se feindre étranger à la société où l'on vit pour mieux la critiquer, a été nettement formulé par Paul Valéry : « *Entrer chez les gens pour déconcerter leurs idées, leur faire la surprise d'être surpris de ce qu'ils font, de ce qu'ils pensent, et qu'ils n'ont jamais conçu différent, c'est, au moyen de l'ingénuité feinte ou réelle, donner à ressentir toute la relativité d'une civilisation, d'une confiance habituelle dans l'ordre établi.* » (*Variété II*). Ces vertus du « regard étranger » sur nos mœurs, Montesquieu en avait déjà un exemple dans le chapitre « *Des cannibales* » des « *Essais* » de Montaigne. Des turqueries étaient en vogue depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. La mode était à l'orientalisme. Dufresny, dans « *Les amusements sérieux et comiques* » (1705), avait imaginé un Siamois qui, de passage à Paris, faisait ses réflexions sur ce qu'il voyait et entendait : « Je vais donc prendre le génie d'un voyageur siamois, qui n'aurait jamais rien vu de semblable à ce qui se passe à Paris. [...] Je donnerai l'essor à mon imagination et à la sienne. [...] Je suppose donc que le Siamois tombe des nues, et qu'il se trouve dans le milieu de cette cité vaste et tumultueuse, où le repos et le silence ont peine à régner pendant la nuit même. ». Dans « *Le spectateur anglais* » d'Addison, un Javanais décrivait Londres à un de ses compatriotes. Pour se documenter et créer la couleur locale, Montesquieu s'est servi des « *Voyages de Tavernier en Perse et aux Indes* » (1676-1679), du « *Journal de voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes occidentales* » (1711), de « *L'espion du Grand Seigneur dans les cours des princes chrétiens* » (1684) de l'Italien Marana qui montrait l'étonnement d'un musulman sur les pratiques chrétiennes et qui eut une telle vogue que certaines éditions hollandaises des « *Lettres persanes* » portaient en sous-titre : « *Dans le goût de "L'espion dans les cours"* ». Des gravures amusantes qui se trouvaient dans ce livre ont pu inspirer Montesquieu, comme aussi celles qu'il a trouvées dans la « *Description de l'univers* » par Manesson Mallet. Les « *Mémoires* » de Mathieu Marais sont très utiles aujourd'hui pour commenter les « *Lettres persanes* ».

## Intérêt de l'action

Dans ses «*Quelques réflexions sur les Lettres persanes*» qui sont placées en tête, Montesquieu annonça que, dans un roman par lettres, «*les sujets qu'on traite ne sont dépendants d'aucun dessein ou d'aucun plan déjà formé*», que «*l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique et de la morale à un roman.*» Il montra son souci de différencier l'étonnement des Persans et l'idée d'examen ou de critique qui s'ajoutait à sa volonté d'authentifier ces lettres et de se présenter comme un simple traducteur. Artifice bien connu de l'époque par lequel il prévenait les accusations de légèreté ou d'invraisemblance et excusait l'audace de la satire.

Le roman par lettres, genre à la mode, présente en effet l'avantage de laisser à l'auteur pleine liberté pour passer sans transition d'un sujet à un autre, exploiter le regard pluriel, multiplier les points de vue, relativiser les jugements émis par les personnages ou les infirmer malignement par la conduite des faits. Rica et Usbek livrent leurs impressions au jour le jour, racontant ce que le hasard des circonstances leur a fait voir, ou ce que leur curiosité a découvert ; ils s'engagent aussi dans de longues dissertations sur d'importants problèmes historiques ou sociologiques, illustrant leurs opinions par des récits. Ainsi, la forme épistolaire est un cadre commode et souple qui permet à Montesquieu de nous révéler, par la plume de ses Persans, sa propre opinion sur l'état de la France dans les années 1715.

C'est donc la composition qui donne au roman tout son prix. Mais il n'est pas toujours facile de déterminer une structure dans ce roman où l'échange épistolaire passe rapidement d'un sujet à un autre, où l'on trouve des lettres satiriques, des lettres politiques, des lettres philosophiques, dans lequel s'insèrent trois contes orientaux («*Histoire des Troglodytes*», «*Histoire d'Asphéridon et Astarté*», «*Histoire d'Ibrahim et Anaïs*»). On peut toutefois distinguer une succession de séquences organisées autour de thèmes dominants :

Lettres 1 à 9 : Présentation des personnages - Les motifs du voyage : Les premières lettres veulent d'abord donner la couleur locale nécessaire : datation, itinéraire, mais aussi notations orientales et érotiques sur la vie au harem qui permettent de laisser transparaître la misogynie d'Usbek. Il n'y a encore nulle trace de satire. Lettres 11 à 14 : «*Histoire des Troglodytes*» qui est le premier apologue.

Lettres 15 à 23 : Jusqu'à Paris. Les lettres écrites par Rica et Usbek indiquent les étapes de leur voyage : Tauris, Smyrne (lettre 19), Livourne (lettre 23), enfin Paris (lettre 14) au début de 1712. On y apprend aussi les démêlés d'Usbek avec son sérail.

Lettres 24 à 46 : Curiosités parisiennes remarquées surtout par Rica dont l'œil est d'ailleurs plus redoutable de se limiter pour l'instant aux manières et aux mines qu'il dénonce dans la comédie sociale. Parallèlement, cette section donne à lire les lettres de Rhédi, resté à Venise, qui s'instruit et s'applique aux sciences.

Lettres 47 à 68 : Inventaire de l'Occident qui commence par une galerie de portraits mordants (d'autres portraits de divers types de la société parisienne se trouvent dans la lettre 72). Parvient à Uzbek un deuxième apologue, l'«*Histoire d'Asphéridon et Astarté*», où il lit la chronique d'un bonheur enfin conquis malgré une liaison contre nature... De Russie, par le point de vue de Nargum, arrivent d'autres portraits, d'autres nouvelles de la condition des femmes. À travers le style nerveux de Rica, Paris, «*ville enchanteresse*», donne plus que chez Usbek l'impression d'un monde grouillant, corrompu et fou.

Lettres 69 à 91 : À la recherche d'un État harmonieux : On ne sait trop qui écouter ni croire dans beaucoup de lettres de cette section où à travers Uzbek c'est en fait le philosophe Montesquieu qui s'exprime.

Lettres 92 à 111 : Le modèle anglais, section la plus nettement politique. L'alternance des lettres voulue par Montesquieu trouve ici une de ses justifications : un incessant contrepoint dans l'agencement des expéditeurs suffit à marquer les faiblesses et la mauvaise foi du personnage qui fait de nouveau allégeance à l'Islam après en avoir critiqué les allégories.

Lettres 112 à 122 : La dépopulation de l'univers, longue dissertation que Montesquieu a un peu artificiellement divisée en lettres.

Lettres 123 à 132 : Apologie du libéralisme

Lettres 133 à 140 : Un constat pessimiste du mal français : Un grand nombre de lettres dans cette section émanent de Rica qui dresse un second et prodigieux inventaire de l'Occident et de ses querelles idéologiques dans tous les domaines.

Lettre 141 : *‘‘Histoire d'Ibrahim et Anaïs’’*, autre apologue où est dépeint une sorte de sérail à l'envers où les femmes sont maîtresses et les hommes tolérants et libéraux. Comme les précédents, cet apologue manifeste une utopie dans laquelle Usbek pourrait avoir à méditer l'exemple d'Ibrahim le divin.

Lettre 142 : *‘‘Fragment d'un ancien mythologiste’’* qui est en fait, sous la couverture d'un pastiche de Fénelon, l'histoire de Law.

Lettres 147 à 161 : Terreur au sérail : Uzbek est informé des désordres de son harem par les lettres venues d'Ispahan. Ses femmes lui écrivent des lettres passionnées, ou se plaignent de la sévérité excessive de l'eunuque noir, tandis que le chef des eunuques déplore sa vie misérable. Tout va mal, en effet, dans la maison d'Usbek depuis son départ : souffrances des femmes sous les eunuques, jalousie entre elles, infidélités de toute sorte, détérioration de l'autorité, relâchement de la discipline, généralisation de la révolte. Usbek, de plus en plus tendu et anxieux, sombre et jaloux, lui qui se prétend froid et détaché, polygame trompé par ses femmes, répond par les menaces les plus vives qui, une dernière fois, témoignent de l'impérialisme dont il n'a su se défaire : symboles de sa mauvaise foi et de son impuissance, le mot « *vertu* » se voit indignement perverti sous sa plume et une de ses lettres s'est égarée. Ses nombreuses interrogations manifestent ce désarroi, où se mêlent colère et inquiétude. La contradiction est flagrante entre sa conduite en Perse, où il est un despote, et celle qu'il a à Paris, où il est libéral, où il fait l'apologie de l'Occident moderne. Il cède finalement à la vengeance et se décide à rentrer, lorsque éclate le drame dont les péripéties occupent toute la fin du recueil (lettres 147 à 160). La précipitation romanesque est sensible surtout dans l'évolution des femmes jusqu'au dénouement, digne d'une tragédie : la modeste Roxane, devenue la principale coupable qui avoue ses responsabilités et exhale sa haine contre Usbek, en vient aux menaces, et sa dernière lettre est, par l'arrogance du suicide qu'elle annonce, un cri de liberté : « *J'ai réformé tes lois sur celles de la Nature* ». Tout le propos des *‘‘Lettres persanes’’* est ici : pourquoi avoir voulu qu'elles s'achèvent en tragédie si ce n'est pour infliger sa punition à l'aveuglement d'Usbek ainsi qu'à tout ce qui fait tort à la Nature?

Il est évident que ce véritable roman enchâssé, roman du sérail, genre, exotique et licencieux, qui était fort à la mode, ne présente plus guère d'intérêt : la fausse couleur orientale, dont s'amusait la société de la Régence, est aujourd'hui démodée. Les histoires de sérail, pimentées de détails scabreux et compliquées de passions violentes, laissent le lecteur moderne assez indifférent.

Mais Montesquieu ne s'est pas contenté d'en reprendre les motifs pour de simples raisons tactiques. Si les lettres qui arrivent du harem d'Usbek rachètent par leur parfum le contenu parfois aride des autres échanges, elles n'en constituent pas moins une facette irremplaçable de la réflexion philosophique, à propos notamment de la condition féminine mais aussi des contradictions qu'elles révèlent chez Usbek, pris entre son désir de tolérance et ses réflexes phallogocratiques à l'égard de ses femmes. Le sérail est un ghetto révélateur. L'autorité des eunuques permet une réflexion sur le despotisme. Mais leur sort est, en fait, pathétique (lettres 9, 53, 67).

### Intérêt littéraire

Le livre est écrit dans un style sec, vif, caustique, étincelant et limpide, en particulier dans les lettres écrites par Rica. Car Montesquieu n'oublie jamais l'identité des épistoliers : Uzbek montre une indignation vertueuse et Rica de la malice.

Observateur implacable des erreurs de son temps, il les dénonça avec un esprit mordant, dressant une galerie de portraits cruels qui dénoncent les mensonges de la vie sociale : « *Les gens qu'on dit être de si bonne compagnie ne sont souvent que ceux dont les vices sont les plus raffinés* », note Usbek, trouvant à la fin de la lettre 48 un style tout oriental pour envelopper d'opprobre la corruption des mœurs : mensonges des femmes, mensonges des prêtres.

Les périphrases et les italiques aiguisent la satire car elles obligent à redéfinir platement les choses et les désacralisent. Le vocabulaire persan appliqué à des valeurs occidentales ridiculise leur ethnocentrisme.

Montesquieu a l'art des portraits, et certains types qu'il a créés (voir par exemple l'« *homme bien content de lui* » de la lettre 72) sont tout à fait dans le goût de La Bruyère.

### Intérêt documentaire

Montesquieu exploita jusqu'au bout la naïveté du «*regard persan*» qui lui permit de décrire les choses d'un autre point de vue. Il garda le pittoresque pour le mettre au service d'un tableau de la France, le pays évoluant pendant le séjour d'Usbek et Rica (fin du règne de Louis XIV, Régence, catastrophe de Law), tandis qu'au-delà apparaissent l'Europe, la Moscovie. Le livre donne un tableau très vivant et alerte des mœurs de l'époque, marqué par l'ironie qui démasque les préjugés, offre une plaisante et spirituelle satire de la civilisation occidentale.

L'étonnement d'Usbek et de Rica déshabille les coutumes de leur allure absolue et fait éclater les différences. Le solide bon sens que Montesquieu prête à ses Orientaux lui permet de mettre en relief les bizarreries, les anomalies, les contradictions, qu'un esprit sans préjugés ne peut manquer de remarquer dans les mœurs et les coutumes des Français. Sur la société française, Montesquieu porte des jugements, dont la sévérité rappelle celle de La Bruyère : « *cette passion générale que la nation français a pour la gloire* ». La coquetterie des femmes, les caprices de la mode, les changements de fortune, lui inspirent des propos qui n'ont rien de nouveau pour qui a lu les "*Caractères*".

À la surprise manifestée par les Persans répond d'ailleurs un autre étonnement : celui des Parisiens, condensé par la formule célèbre de la lettre 30 «*Comment peut-on être Persan?*» Cette lettre donne une juste idée des coteries mondaines et superficielles qu'on trouve à Paris où Rica perçoit autant la badauderie et l'engouement que cet ethnocentrisme naïf qui avoue son impuissance à sortir de lui-même. Il arrive aussi que l'éloge entonné par un des deux Persans résonne pour nous d'une manière très différente : ainsi les vertus qu'Usbek apprécie chez Louis XIV dans la lettre 37 correspondent à des valeurs orientales où l'Occidental ne percevra qu'absolutisme, arbitraire et goût du paraître. Dans la lettre 44, il constate : «*Il y a en France trois sortes d'états : l'Église, l'Épée et la Robe*» et il les dénonce.

Mais la société orientale n'est pas épargnée : Montesquieu s'oppose à la polygamie ; il s'inquiète de la condition des femmes dans ces pays où elles sont soumises à la tyrannie des mâles (lettres 38, 51 : «*Les femmes moscovites aiment à être battues : elles ne peuvent comprendre qu'elles possèdent le coeur de leur mari s'il ne les bat comme il faut : une conduite opposée, de sa part, est une marque d'indifférence impardonnable*»).

Ce défilé de mœurs hétéroclites finit par faire songer à celui de Montaigne dans le chapitre XXIII du premier livre des "*Essais*" : «*Les lois de la conscience, que nous disons naître de nature, naissent de la coutume...*» Ce relativisme paraît encore plus radical chez Rica parce que, comme Montaigne, il l'étend à l'être humain lui-même, perdu et misérable dans l'univers (lettre 59).

### Intérêt psychologique

Les deux Persans sont différents de caractères et on voit évoluer leur psychologie, puisque ces lettres s'échelonnent sur une huitaine d'années (1712 à 1720).

Rica montre de la malice. Ses lettres, émaillées de périphrases et d'italiques, donnent un bon exemple du «*regard persan*» qui, faussement naïf, déplace le point de vue et fait éclater la satire sociale et religieuse (la lettre 29) ; elles marquent une curiosité plus vive que celle d'Usbek pour les mœurs. Il a la «*vivacité d'un esprit qui saisit tout avec promptitude*». Il semble de plus en plus gagné, sinon par l'Occident («*J'ai pris le goût de ce pays-ci*»), à tout le moins par le doute, notamment à l'égard de l'infériorité naturelle des femmes tant proclamée par l'Islam.

Uzbek est plus complexe. Les premières lettres révèlent sa misogynie. Les lettres 15 à 23 cernent mieux encore le personnage : parti «*chercher la sagesse*», il est aussi friand d'une autre lumière que la «*lumière orientale*». Mais de quelle vérité le personnage est-il en quête? Il confie aussi des doutes,

des suspensions de jugement qui l'humanisent, même si ses contradictions lui échappent. Tout au long de la section des lettres 24 à 46, il semble en route vers une sagesse moyenne, difficilement conquise sur ses doutes. Dans les lettres 69 à 91, il paraît plus déchiré que jamais entre son scepticisme et son allégeance à l'Islam. «*Vérité dans un temps, erreur dans un autre*» (lettre 75), clame le philosophe, mais ses protestations de tolérance n'excluent pas le sectarisme. On pourra néanmoins souligner son extraordinaire évolution vers les Lumières, que souligne son débat avec Rhédi (lettres 105 et 106), où se lit quelque chose de la polémique qui opposera Voltaire et Rousseau.

Mais à cette ouverture, à cette critique du despotisme («*Malheureux le roi qui n'a qu'une tête*»), à cette réflexion sur les châtiments des princes, la lettre 116 vient opposer de façon cinglante son propre absolutisme au sérail. Son machisme éclate quand, là où nous voyons liberté, avec une indignation vertueuse il voit licence, et pudeur où nous voyons esclavage. Son éloge de l'innocence et son souci farouche de préserver la femme de toute impureté ne valorisent que le «*nous*» impérieux de la gent masculine.

Il fait une analyse de la dépopulation de l'univers à laquelle le XVIII<sup>e</sup> siècle a cru. Aux causes particulières (épidémies et famines), succèdent les causes générales : c'est en les recensant qu'il en vient à condamner la polygamie musulmane et l'oisiveté des eunuques et des esclaves (lettres 114-115). Il exprime ici un idéal de mesure qui réprovoce ce gâchis d'énergie, entonne l'éloge du commerce qui passe par celui de l'industrie et de l'abondance. Chez les catholiques, il condamne l'interdiction du divorce et le célibat des prêtres (appelés «*eunuques*»), leur préfère ouvertement les protestants pour leur libre entreprise et leur énergie marchande.

Il a des démêlés avec son sérail où l'eunuque l'invite à exercer son autorité. De plus en plus tendu et anxieux, sombre et jaloux, lui qui se prétend froid et détaché, polygame trompé par ses femmes, répond par les menaces les plus vives qui, une dernière fois, témoignent de l'impérialisme dont il n'a su se défaire : symboles de sa mauvaise foi et de son impuissance, le mot «*vertu*» se voit indignement perverti sous sa plume. Ses nombreuses interrogations manifestent ce désarroi, où se mêlent colère et inquiétude. La contradiction est flagrante entre sa conduite en Perse, où il est un despote, et celle qu'il a à Paris, où il est libéral, où il fait l'apologie de l'Occident moderne. Il cède finalement à la vengeance et se décide à rentrer.

### Intérêt philosophique

Dans l'écheveau des «*Lettres persanes*», il faut déterminer la place du philosophe et établir les leçons morales qui ne manquent pas de se dégager des nombreux apologues.

Sociologue, Montesquieu est souvent profond dans ses vues. Il constate la relativité des coutumes : la lettre 16 fait acte d'allégeance à l'égard du mollak Méhemet-Ali, mais la suivante fait état de «*doutes*» ; donc, dans la simple affirmation du droit pour chacun de suivre l'appréciation de ses sens, n'y a-t-il pas de quoi renverser «*les points fondamentaux de la Loi*»? Le «*serviteur des prophètes*» ne sait répondre aux doutes d'Usbek que par la fable et on devine déjà le sourire de Montesquieu. Mais, dans les lettres suivantes, les démêlés d'Usbek avec son sérail établissent ce paradoxe intenable où s'enferme le personnage : peut-on mettre en cause par le doute certains aspects de la Loi et se conduire en sultan tyrannique, en d'autres termes n'en appeler à la doctrine que quand elle conforte son orgueil de mâle? Ainsi la lettre 35 obéit à un autre but que celui avoué : Usbek croit trouver chez les Chrétiens des «*semences de ses dogmes*» et se félicite qu'un jour la lumière mahométane les illuminera. Mais, «*voyant partout le Mahométisme*» sans jamais le trouver, il fourbit des armes contre sa prétendue universalité et contribue à mettre toutes les religions à plat, dans la même facticité. L'éloge du rationalisme que fait Rhédi («*Je sors des nuages qui couvraient mes yeux*») paraît plus radical que celui d'Usbek, malgré la réflexion qui échappe à ce dernier : «*La Loi, faite pour nous rendre plus justes, ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables*» (lettre 33). Plusieurs visites dans une bibliothèque sont pour Rica l'occasion d'une critique vigoureuse des commentaires, fatras et autres compilations qui lui semblent exister au détriment de la Nature et de la Raison.



Montesquieu avance des considérations hardies sur la religion qui est également l'objet de vives critiques (lettres 29 et 47). On trouve dans les "*Lettres persanes*" non seulement les railleries traditionnelles contre les ordres religieux et contre les casuistes, mais la condamnation formelle des princes de l'Église et des docteurs (lettre 29). Il se moque des ecclésiastiques ou «*dervis*» (lettre 58) dont l'un est un casuiste, faisant le procès des religions dominatrices. Très habilement, Montesquieu utilise la dualité religieuse qui, en Perse, opposait mahométans et guèbres (disciples de Zoroastte) pour condamner la politique de Louis XIV et de l'Église, qui ont commis la lourde erreur de révoquer l'Édit de Nantes (lettre 85). C'est là que Montesquieu, qui croit qu'aucune religion ne peut prétendre à posséder seule la vérité (lettre 46), prend nettement parti pour la tolérance religieuse. Lui-même croit que la soumission à Dieu se manifeste dans les actes plus que dans les croyances : « *L'observation des lois, l'amour pour les hommes, la piété envers les parents sont toujours les premiers actes de la religion.* » Sa morale se fonde sur le respect de la liberté individuelle et défend le droit au suicide (lettre 76).

Il est préoccupé par la dépopulation qui aurait des causes physiques, morales, religieuses, politiques, économiques. Aussi est-il en faveur du divorce qui favoriserait la procréation, hostile à l'avortement et au célibat des prêtres. Il se demande quelles sont les conditions pour que les groupes humains se développent et se multiplient. Les lettres 112 à 122 étudient les raisons qui favorisent ou gênent le peuplement ; elles peuvent être d'ordre physique, politique, social, religieux, et Montesquieu essaie de dégager les lois qui expliquent la diminution ou l'accroissement de la population dans les diverses parties du globe.

Politologue, il ose une critique fine, hardie et originale des institutions politiques (lettres 37 et 80). Les lenteurs de la justice, le rôle néfaste des ministres, l'influence funeste des courtisans, sont dénoncés avec vigueur. Non content de constater les abus de son temps, il essaie de les expliquer : en effet, surtout à partir de la lettre 100, il recherche les causes du désordre qui règne en France, et découvre que toute la législation française est fondée sur une profonde contradiction : au lieu d'adopter une constitution conforme à la raison et à la justice naturelle, la France vit sous des lois qui ne sont pas faites pour elle, mais sont empruntées au droit romain et au droit pontifical. Il se montre obsédé par la crainte que la monarchie française ne tourne au despotisme. Aussi, pour décrire celui-ci, a-t-il choisi l'image forte du sérail, voyant Louis XV se comporter comme un sultan car il avait de fortes exigences sexuelles.

La section des lettres 92 à 111, la plus nettement politique, coïncide avec les débuts de la Régence, où s'affaiblissent le pouvoir royal et celui des Parlements. C'est encore Usbek qui domine l'échange épistolaire, manifestant plus encore ses contradictions. Les premières lettres nous le montrent en quête d'une sorte de droit international qui remédierait à la confusion des pouvoirs et, au nom d'un code naturel, pourrait légiférer à propos de la guerre comme de tous les autres actes de justice et éviterait la surabondance des lois comme des critères qui les commandent. Les lettres suivantes révèlent son enthousiasme à l'égard des «*lois générales, immuables, éternelles*» de la science (lettre 97) ; les dernières développent les critiques les plus subversives à l'égard du despotisme et finissent par rêver au modèle constitutionnel anglais qui assurerait l'équilibre des pouvoirs et limiterait l'autorité de ces monarques qui «*sont comme le soleil*» (lettre 102). Mais à cette ouverture, à cette critique du despotisme («*Malheureux le roi qui n'a qu'une tête*»), à cette réflexion sur les châtiments des princes, la lettre 116 vient opposer de façon cinglante son propre absolutisme au sérail.

Dans les lettres 123 à 132, Uzbek fait l'apologie du libéralisme s'insurge contre la colonisation, le nomadisme et l'esclavage, nouvelles occasions de déperdition humaine, et rêve de lois naturelles qui reflètent la conscience publique. Toutes ces critiques fort audacieuses se font toujours au nom de la Raison, mais s'y oppose la lettre 126 où Rica écrit : «*Je te l'avoue, je n'ai jamais vu couler les larmes de personne sans en être attendri : je sens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avait qu'eux qui fussent hommes*». Montesquieu a-t-il voulu séparer en deux têtes ce que la vertu politique exige à la fois de raison et de cœur?

Il cherche la meilleure forme de gouvernement ou la moins mauvaise, propose des solutions. Il est en quête de grands principes fondateurs d'un État civilisé et harmonieux. C'est lui, plus qu'Usbek, qui, soucieux de raison, définit le meilleur gouvernement comme celui qui est lui est fidèle et se manifeste

par la douceur (lettre 80). Prônant la diversité, il condamne le despotisme, dont il montre l'inefficacité, qu'il oppose à l'utopie vertueuse de l'apologue des Troglodytes dont il se méfie comme il se méfie de tous les idéaux moraux et politiques (lettres 11, 12, 13 et 14). Il exprime un espoir en la tolérance. Il suggère l'adoption d'une monarchie tempérée, comme la monarchie anglaise qui se situe entre l'absolutisme à la française et le despotisme illimité de l'Orient. Il est en faveur du commerce, hostile à l'esclavagisme et au colonialisme.

Philosophe, poussant plus loin sa recherche, il aborde encore de vastes problèmes : comment se sont formées les sociétés humaines? La nature humaine possède-t-elle les qualités nécessaires pour que la vie sociale soit possible? Telles sont les questions auxquelles répondent les lettres sur les Troglodytes (lettres 11 à 14), où il pose et illustre la notion fondamentale de vertu : «*l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun*». À la critique sévère des méchants Troglodytes, tout dominés par leurs passions égoïstes, peut donc succéder le tableau patriarcal des familles vertueuses qui ont survécu aux discordes. Au-delà d'Usbek, c'est le philosophe des Lumières qui exprime la relativité des lois humaines et substitue l'ordre de la nature à celui de la Providence. C'est lui qui dénonce à nouveau l'extrême facticité des valeurs en imaginant et parodiant ce que pourraient être des «*Lettres espagnoles*» (lettre 78). Le philosophe déiste manifeste un optimisme raisonnable et exprime sa confiance en une Justice éternelle fondée sur un rapport de convenance (lettre 83). Des guerres de religion, il tire une défiance universelle contre cet «*esprit de vertige*», cette «*éclipse entière de la raison humaine*» qu'est le fanatisme : il nous est difficile, tant cette aversion touche aussi bien les Chrétiens que les Mahométans, d'y reconnaître le seul Usbek. Il prône la loi naturelle et étudie les rapports entre la nature et la civilisation ; il croit au progrès, à l'esprit scientifique, à une société fondée sur la raison ; il croit en l'humanisme et la liberté individuelle.

Montesquieu pense qu'on ne peut pas refaire le monde, mais qu'on peut essayer d'établir un ordre universel bâti sur la raison.

La vigueur des critiques formulées, l'ampleur des questions posées dans les «*Lettres persanes*», révélaient déjà quelles étaient, dès 1721, ses préoccupations. Au-delà de la satire, on voyait déjà s'ébaucher la partie constructive de l'œuvre de Montesquieu. Les grands problèmes qui allaient être étudiés dans «*L'esprit des lois*» étaient déjà posés dans les «*Lettres persanes*» : on y devine le philosophe de l'histoire, le créateur des sciences juridiques et sociologiques. Quant à l'idéal moral que proposent les «*Lettres persanes*», il contient en germe tout le programme des philosophes : respect de la liberté de conscience, confiance en la raison humaine, soumission aux préceptes de la loi naturelle. Montesquieu resta constamment fidèle à cet idéal ; mais il laissa à d'autres le soin de le diffuser dans des ouvrages de polémique et de propagande ; il se consacra lui-même à des œuvres plus sereines, plus ardues, qui, sous leur apparence majestueuse, n'en contribuèrent pas moins à répandre l'esprit philosophique.

---

### Analyse de la «Lettre 12»

Cette lettre d'Usbek est adressée à Mirza qui, dans la lettre 10, lui avait demandé comment les hommes peuvent être heureux en société. Pour lui répondre, Usbek lui raconte l'histoire du peuple des Troglodytes. Dans la lettre précédente (11), il lui avait décrit le malheur qu'avait provoqué leur égoïsme. Ici, il lui indique que seules deux familles ont survécu à ce malheur (situation qu'on peut rapprocher du déluge dans la Bible), et il décrit comment les survivants ont organisé leur société, une société idéale.

On remarque à quel point est constant le souvenir de Fénelon. On retrouve la Bétique de «*Télémaque*» (1719), avec tous les thèmes fabuleux de l'âge d'or. Les Troglodytes, vertueux comme le peuple de Bétique, sont des bergers : «*L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance et l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre.*» - «*Tous les biens sont communs ; les fruits des arbres, le lait des troupeaux sont des richesses si abondantes que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager.*» On trouve en Bétique communisme et fraternité : «*Ils*

s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. » C'est un idéal arcadien qui exclut l'argent, le commerce, la vie urbaine, les conquêtes et la guerre. Le style même de Montesquieu imite l'onction de Fénelon.

Cette petite société est isolée du reste des Troglodytes. Cette marginalité est indiquée quand Usbek parle d'un « *endroit écarté, séparés de leurs compatriotes* ». Cette impression d'isolement est accentuée par le fait que c'est un endroit clos, fermé sur lui-même, difficile d'accès, troublé par aucun évènement extérieur. Cette impression est également accentuée par l'énumération qui montre que rien ne vient déranger le quotidien : les Troglodytes font toujours la même chose. Leur vie n'est ponctuée que de quelques évènements agréables : fêtes, festins, repas, veillées... ; n'ayant pas de surprise, ils ont donc moins de risques d'être déçus.

Leur bonheur tient à cet isolement. Mais ils le doivent également au partage des tâches et à leur vertu à tous.

Montesquieu décrit un vrai paradis où absolument tout est axé sur la sérénité, le bonheur, la joie, l'amitié, la tendresse qui existe entre les habitants. Toutes les relations humaines sont basées sur l'affection : « *tendre amitié* » ; « *aimés, chéris* ». Tous les sentiments négatifs sont exclus.

Tout est fondé sur l'intérêt commun : cette impression est donnée par la répétition des adjectifs qualificatifs « *commun* » et « *commune* ». Dans ce monde, c'est le bonheur des autres qui produit le bonheur individuel : « *Ils n'avaient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié faisaient naître* ».

Le travail est partie intégrante de ce bonheur. Il est d'autant plus agréable que « *la terre semblait produire d'elle-même* » car elle est féconde et ne nécessite pas beaucoup de travail. En fait, on a l'impression que les Troglodytes ne travaillent pas réellement : ce sont « *les boeufs fatigués* » qui travaillent, et non les humains.

On observe une omniprésence de la nature à travers un champ lexical : « *terre* » ; « *champêtre* » ; « *prairie* » ; « *fleurs* », etc.. La nature est indispensable au bonheur des Troglodytes. On constate également que la danse et la musique tiennent un rôle important : « *ils chantaient* » ; « *leurs danses* » ; « *les accords d'une musique champêtre* »...

La religion n'est pas révélée aux Troglodytes. Elle est naturelle et dérive spontanément de cœurs vertueux. Montesquieu voudrait-il prouver « *la suffisance de la religion naturelle* », du moins dans le domaine social? Cette religion qui adoucit les mœurs a pu lui être inspirée par Polybe décrivant la vie des Arcadiens, mais il était déjà une des sources de Fénelon.

L'éducation joue un rôle primordial : « *Toute leur attention était d'élever leurs enfants à la vertu* ». Ils avertissent leurs enfants : ils « *leur mettaient devant les yeux cet exemple si triste* ».

Montesquieu nous montre une utopie, une société idéale, fondée sur la justice, l'équité, l'intérêt commun, le besoin mutuel et l'entraide. Mais ce monde idéal est inaccessible, et peut-être pas enviable : tout y est terriblement monotone ; les Troglodytes font toujours et toujours les mêmes choses. L'impression de sérénité donnée par leur routine peut également sembler être source de monotonie et d'ennui.

D'autre part, ils sont persuadés qu'ils ont raison en tout point et que les autres ont donc tort sur tout, et ils éduquent leurs enfants à penser de la même manière. Cet endoctrinement, de même que la place énorme occupée par la notion de communauté, laissent peu de place à l'individu pour s'exprimer : il y a une véritable négation de l'individu et de l'autonomie.

Montesquieu nous présente un monde qui, à première vue, semble idéal en tout, mais, comme il force le tableau de manière excessive, le lecteur n'y croit pas vraiment et ce tableau le fait sourire. En fait, il montre que l'utopie n'est pas souhaitable et qu'il faut arrêter de rêver.

---

### Analyse de la "lettre 24"

Cette lettre rapporte les premières impressions que Paris donne au Persan Rica qui découvre l'Europe, et fait une satire légère des mœurs et habitudes parisiennes. Mais il s'étonne encore plus de la conduite du roi de France et du rôle que joue le pape, la satire du système politique et de la

religion étant alors plus hardie. Montesquieu continue à s'amuser à une relativisation de l'ethnocentrisme de chaque culture, les Français se demandant : «*Comment peut-on être Persan?*», les Persans se demandant : «*Comment peut-on être Français?*»

Les embarras de Paris : Montesquieu renouvelle le thème, d'une éternelle actualité, des encombrements dans les rues de Paris qui avait déjà été traité avec bonheur par Boileau («*Satires*», V, v. 21 et suiv.) :

«En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la presse  
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.  
L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé ;  
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.»

Il décrit l'agitation parisienne avec la légère outrance d'un caricaturiste (le jeu des demi-tours relève du comique de farce), à coups de notations naturelles de la part d'un Oriental, étranger à la culture occidentale :

- «*six ou sept maisons les unes sur les autres*» est une notation pittoresque qui correspond bien au critère d'évaluation dont dispose le Persan ;

- «*je n'y ai encore vu marcher personne*» est une indication incroyable par laquelle l'auteur pique la curiosité, Rica ne voyant que folie dans cette agitation.

L'humour est fondé sur le procédé de l'antithèse. Ainsi, puisque, sous le voile de la fiction, Montesquieu veut passer en revue toute la société française de son temps, il souligne constamment l'opposition entre Paris et Ispahan, entre l'Orient et l'Europe, entre ce qui est réellement et ce que le bon sens souhaiterait. Avec «*Paris est aussi grand qu'Ispahan*», l'humour disparaîtrait si on renversait la formule parce que l'ethnocentrisme européen serait alors surpris et non amusé par ce qui paraîtrait de l'outrecuidance de la part du Persan. Or si, en 1713, Paris comptait, 700 000 habitants, Chardin, en 1671, évaluait la population d'Ispahan à environ 600 000 habitants. À la place de «*j'enrage quelquefois comme un Chrétien*», un chrétien dirait évidemment «*j'enrage quelquefois comme un musulman*» et cela annonce les retournements de l'islam au christianisme qui viendront plus loin.

Le roi de France : Les «*richesses*» du roi de France sont tirées de «*la vanité de ses sujets*» parce que pour alimenter le trésor, à partir de 1689, Louis XIV recourut à cet expédient financier qui consistait à créer des offices nouveaux, des charges inutiles, «*des titres d'honneur*», qui se vendaient bien car ils conféraient des privilèges et même la noblesse. L'honneur est, pour Montesquieu, le ressort de la monarchie, comme il le montrera dans son grand ouvrage, «*L'esprit des lois*» : «*Le gouvernement monarchique suppose [...] des prééminences, des rangs et même une noblesse d'origine. La nature de l'honneur est de demander des préférences et des distinctions ; il est donc, par la chose même, placé dans ce gouvernement*».

Le jeu avec la valeur des écus rend compte des édits qui fixaient arbitrairement la valeur des monnaies : il y en eut quarante-trois entre 1689 et 1715. On émit pour la première fois du papier-monnaie en 1701 ; quant à l'émission de Law, elle eut lieu en 1718, donc après la date supposée de cette lettre. On voit que Rica, porte-parole de Montesquieu, attache une grande importance aux questions financières en rapport avec les difficultés du règne de Louis XIV et la situation de la France sous la Régence.

La guérison en touchant les sujets est une allusion au fait que les rois de France étaient censés guérir des «*écrouelles*» (inflammation tuberculeuse des ganglions du cou) par simple imposition des mains. Mais Montesquieu n'était pas le seul à sourire de ce don surnaturel de guérisseur prêté aux rois de France. Dans son «*Journal*» d'Argenson rapporta que, intendant du Hainaut, il avait cherché à faire sa cour en constituant un dossier fourni sur la guérison miraculeuse d'un homme que le roi avait touché à Reims.

«*Les voisins ligués contre*» le roi de France dans la guerre de Succession d'Espagne furent l'Espagne, l'Angleterre, l'Autriche, les princes allemands, les Pays-Bas et le Danemark. Montesquieu critique ainsi le caractère belliqueux de Louis XIV qui a ruiné la France, d'où l'idée, plus loin, que

l'insaisissabilité des jansénistes serait une punition qui lui aurait été imposée pour «*n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus*».

On peut admirer la hardiesse politique de Montesquieu, mais elle est moins méritoire que celle de La Bruyère (*“Caractères”*, X, *“Du souverain”*) parce que Louis XIV était mort six ans avant la publication des *“Lettres persanes”*.

Le pape : Montesquieu emploie des formules ironiques très audacieuses par lesquelles il se moque :

- du dogme de la Trinité selon lequel Dieu serait à la fois une substance et trois personnes ;
- du mystère de l'Eucharistie qui voudrait que le pain et le vin consacrés se transforment substantiellement en corps et en sang de Jésus, tout entier dans chaque parcelle ;
- de la bulle *“Unigenitus”*, promulguée par le pape Clément XI le 8 septembre 1713 (alors que la lettre est datée de 1712) pour condamner le jansénisme, conception sévère du catholicisme ; le royaume s'intéressa à cette controverse au nom des libertés gallicanes (propres à l'Église de France) qu'il fallait préserver contre l'ultramontanisme de Rome ; si les femmes furent «*les motrices de la révolte*», c'est que la bulle leur interdisait la lecture de la Bible et, là-dessus, Rica, qui tient les siennes enfermées dans son harem parce qu'*«elles sont d'une création inférieure à la nôtre et qu'elles n'entreront point dans le Paradis»*, considère, victime de son propre ethnocentrisme, que le pape a dû «*être instruit des principes de notre sainte Loi*» alors que l'islam est apparu six cents ans après le christianisme ; les jansénistes sont désignés plus loin comme des «*ennemis invisibles*», «*un corps et point de membres*».

D'une façon moqueuse, qui consiste à relativiser l'ethnocentrisme, à relativiser la religion (l'existence de ces deux religions les disqualifie toutes les deux et toutes), la Bible est identifiée à l'*«Alcoran»* (le Coran, «al» étant l'article), le pape est vu comme un «*moufti*» (chef ecclésiastique musulman), les prêtres sont des «*dervis*», ceux qui ont la «*confiance*» du roi étant ses confesseurs qui étaient des jésuites (dont le père Lachaise qui a donné son nom au cimetière), ennemis des jansénistes. L'invocation du «*grand Hali*» (généralement orthographié «Ali»), gendre de Mahomet qui fut assassiné et dont le retour est attendu par les chiïtes, est tout à fait appropriée puisque le chiïsme était la religion de la Perse et est encore la religion officielle de l'Iran actuel.

Montesquieu, ou plutôt Rica, plus loin (lettre 29) ira jusqu'à traiter le pape de «*vieille idole qu'on encense par habitude*». Il est donc très détaché de la religion, surtout d'ergoter comme le jansénisme, mécontent de voir l'autorité que le pape a sur le roi de France.

La lettre 24 est donc un des plus beaux exemples que donnent *“Les lettres persanes”* de la critique hardie de la société du temps que l'ironie impertinente de Montesquieu se permet à travers le regard neuf, amusé et parfois stupéfait des Persans dont la feinte candeur donne beaucoup de sel aux remarques critiques, un comique particulier naissant de la désinvolture avec laquelle sont traitées des questions sérieuses. L'écrivain se montre ici brillant, incisif, adoptant un ton de reportage superficiel et plaisant, même si les informations sont solides.

---

### Analyse de la “lettre 28”

Rica est allé à la Comédie-Française, mais il ne s'est pas intéressé à la scène. Il a plutôt observé le spectacle, les «*scènes muettes*» que le public qui se trouve dans les loges («*les actrices ne paraissent qu'à demi-corps*») donne au public du parterre («*une troupe de gens debout*» car, en ce temps-là on y était debout, les sièges n'étant apparu qu'en 1782). «*Ceux qui prennent le plus de peine*» sont les placeurs, les huissiers du théâtre. «*Les salles où l'on joue une comédie particulière*», c'est le foyer du théâtre où l'on se rend aux entractes. Molière s'était déjà moqué, dans *“Le misanthrope”* des «*révérences*» et des «*embrassades*» qui s'y font. «*Les princesses qui y règnent*» sont les actrices qui avaient la réputation d'être légères («*point cruelles*»), d'être «*traitables*», «*les deux ou trois heures du jour où elle sont assez sauvages*» étant celles de la représentation (surtout si elles jouent une tragédie).

---

### Analyse de la "lettre 29"

À travers Rica, qui juge le christianisme à partir des pratiques propres à l'islamisme (ce qui permet la relativisation qui est l'attitude philosophique fondamentale), Montesquieu fait la satire du pape, des évêques, de l'Inquisition, du fanatisme et de l'intolérance religieuse en général.

Traiter le pape de «*vieille idole qu'on encense par habitude*» réduit brutalement le christianisme à quelque culte païen. La dénonciation de son pouvoir temporel exorbitant se fait par un rappel de la politique au Moyen Âge, où les papes furent en effet en conflit avec les empereurs d'Allemagne et les déposèrent facilement. Une analogie est établie entre les sultans de Perse qui détrônent leurs vassaux caucasiens, donc étrangers, en Irimette et en Géorgie. Par «*on ne le craint plus*», Montesquieu exprime son gallicanisme, c'est-à-dire la volonté d'indépendance de l'Église de France à l'égard du Saint-Siège. Les «*trésors immenses*» relèvent d'une critique de la richesse de l'Église qu'avait déjà faite Luther.

Les évêques sont distingués selon qu'ils sont en concile pour définir la loi, c'est-à-dire le dogme, et selon qu'ils s'emploient à accorder des dispenses à l'égard de ce dogme, en particulier celle de se conformer aux règles du carême (qui est appelé «*Rhamazan*», c'est-à-dire «ramadan»), aux «*formalités du mariage*», à la rupture des «*voeux*» ecclésiastiques. Ce sont les théologiens et, en particulier, les casuistes, qui sont appelés «*dervis*» (ou «derviches»), nom des moines musulmans, et qui «*disputent*», c'est-à-dire «discutent».

Le fait que les promoteurs de «*quelque proposition nouvelle*» soient «*d'abord*» (c'est-à-dire «aussitôt») «*appelés "hérétiques"*» est une satire du fanatisme et de l'intolérance religieuse. Et Montesquieu exerce sa moquerie sur l'activité des théologiens qui émettent des «*distinctions*», c'est-à-dire des explications des sens divers d'une proposition pour rendre qui le veut bien «*orthodoxe*», c'est-à-dire fidèle à la doctrine de l'Église.

L'allusion à l'Espagne et au Portugal, à «*certain dervis qui n'entendent point raillerie*» et qui font allumer des bûchers où leurs victimes sont brûlées vives, en est une évidemment à l'Inquisition dont on se prémunirait grâce au chapelet (les «*petits grains de bois*»), au scapulaire («*deux morceaux de drap attachés à deux rubans*») et au pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle (en Galice). La présomption d'innocence n'existe pas pour les inquisiteurs. Montesquieu manie l'ironie pour stigmatiser l'acceptation qu'ils font des témoignages incriminants même si leurs auteurs sont peu recommandables. Le «*petit compliment*» qu'ils font à «*ceux qui sont vêtus de la chemise de soufre*» (qui s'enflammera d'autant plus vite quand les flammes seront allumées) est l'expression de la satisfaction qu'ils éprouvent à voir leurs victimes reconnaître leurs fautes et accepter leur supplice (procédure qui a été reprise lors des procès staliniens). Enfin, dernière antiphrase par laquelle Montesquieu feint de plaindre les inquisiteurs, il se réjouit de les voir «*confisquer les biens de ces malheureux à leur profit*».

Rica conclut par sa satisfaction d'être musulman, plus spécialement d'être Persan, Montesquieu ayant indiqué en note que «*les Persans sont les plus tolérants de tous les mahométans*» (c'était autrefois, si on peut se permettre de relativiser à notre tour !).

La vigoureuse impertinence et le ton mordant de cette lettre annoncent Voltaire.

---

### Analyse de la "lettre 50"

Montesquieu faisait grand cas de la modestie. Il a écrit, dans son «*Traité des devoirs*» : «*Une âme orgueilleuse est descendue au seul point de bassesse où elle pourrait descendre. Une grande âme qui s'abaisse est au plus haut point de la grandeur.*»

Ce texte contient à la fois une confidence de l'auteur et une caricature amusante. On peut comparer le «*discoureur*» aux petits marquis du «*Misanthrope*» (III, 1).

---

### Analyse de la "lettre 51"

«*Roi des Rois*» est le titre porté par les rois de Perse depuis Cyrus.

«*Ennemi des Turcs comme nous*» : En 1710, la Turquie déclara la guerre à la Russie et, après un an de combats, obtint la restitution d'Azov et de l'embouchure du Don.

«*Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'Empire, fût-ce pour voyager*» : Ils ne peuvent donc voir la liberté dont jouissent les autres peuples.

«*Le prince qui règne à présent*» est Pierre le Grand qui régna de 1689 à 1725. Le jugement favorable porté sur lui s'inscrit dans la ligne de ceux que A. Lortholary appelle «le mirage russe en France au XVIIIe siècle». Fontenelle a joué un grand rôle dans l'édification de ce mythe, auquel le voyage du «*Czar*» (le tsar) à Paris, en 1717, donna un regain de vigueur.

«*De grands démêlés avec eux au sujet de leur barbe*» : Le tsar proscrivit, à l'armée et dans les villes, le port de la barbe qui était considérée comme un signe d'opposition et d'attachement aux anciennes mœurs.

«*Il erre dans ses vastes États*» : Pierre le Grand a personnellement remis de l'ordre dans l'administration provinciale de la Russie.

«*Il va chercher dans l'Europe d'autres provinces et de nouveaux royaumes*» : Pierre le Grand a enlevé à Charles XII de Suède la Livonie, l'Estonie et la Carélie.

---

### Analyse de la "lettre 58"

Rica énumère les gens de toutes sortes capables, dans une ville «*mère de l'invention*», de prendre l'argent des passants. «*Un homme obligeant vient, pour un peu d'argent, vous offrir le secret de faire de l'or [...] Il y a dans tous les coins des gens qui ont des remèdes infailibles contre toutes les maladies imaginables.*»

---

### Analyse de la "lettre 74"

Dans cette lettre, Usbek dépeint la morgue des grands seigneurs en faisant le portrait de l'un d'eux auprès duquel on l'a conduit. Or c'est «*un petit homme*» ridicule, mais qui fait les gestes les plus habituels avec solennité et arrogance.

Usbek lui oppose la conduite bienveillante, aimable, polie, des seigneurs persans avec leurs inférieurs, qui ne les empêche point de faire preuve de solennité dans les grandes occasions.

Ainsi est faite la satire de la société française qui est très formelle, où les supérieurs exercent un pouvoir exorbitant et méprisant.

La leçon morale est que la supériorité sociale ne vaut pas la qualité morale.

---

### Analyse de la "lettre 85"

Uzbek évoque d'abord le danger qui a été encouru en Perse quand il a été question de l'expulsion, par le «*Chah Soliman*» (Soliman II, shah de Perse de 1666 à 1694), des Arméniens qui sont des chrétiens, mais aussi des «*négociants*» et des «*artisans*», dont on estimait que ce pays musulman «*serait toujours pollué*» (c'est-à-dire «*profané*»). Ils seraient allés «*au Mogol* (le Grand Mogol qui régnait sur l'Asie centrale et le nord de l'Inde) *et aux autres rois*». «*La chose manqua*» («*échoua*») car le zèle religieux des ministres persans fut apaisé par une énorme somme d'argent que livrèrent les Arméniens. Mais «*les Mahométans zélés*» avaient déjà persécuté les «*Guèbres*» (les sectateurs de Zoroastre et adorateurs du feu qu'on trouve encore en Inde où ils portent le nom de «*farsis*»), «*nation si appliquée au labourage*» qui avait dû émigrer lors de la conquête arabe (VIIe siècle).

Or tous ces faits sont des allusions à la politique religieuse en France. Si est mentionné le «*grand Chah Abas*» [Abbas Ier, dit le Grand, shah de 1587 à 1628, le plus célèbre des Séfévides] qui aurait

refusé «*de signer un ordre pareil*», c'est pour représenter le roi Henri IV qui, en 1598, pour apaiser les conflits religieux en France en fixant légalement le statut des protestants, avait signé l'édit de Nantes. Or, en 1685, à l'instigation de ses ministres, Louvois et Noailles, et des catholiques zélés de l'Assemblée du clergé, Louis XIV révoqua l'édit de Nantes, et cela eut des conséquences funestes, beaucoup de protestants quittant la France pour «*aller au Mogol*» (qui représente la Prusse) et la privant de nombre de ses officiers, industriels, commerçants, artisans et agriculteurs. D'où une ruine du «*labourage*» (l'agriculture) et de «*l'industrie*», ces départs étant une des causes principales de la décadence économique de la France à la fin du XVIIe siècle.

Puis Uzbek, «*raisonnant sans prévention*» («sans idée préconçue») en vient à réfléchir à la question de la coexistence «*dans un État de plusieurs religions*», et Montesquieu, dont il est le porte-parole, ayant d'ailleurs écrit, dans «*La politique des Romains dans la religion*», que «*l'esprit de tolérance régnait dans le monde païen*» dont on peut remarquer qu'il est polythéiste et que les guerres de religion n'existent qu'entre monothéismes.

Uzbek développe ensuite plusieurs arguments en faveur de la tolérance :

- Avantages économiques : les adeptes des religions tolérées, ne pouvant se distinguer que par la fortune, contribuent plus que personne à l'accroissement du capital national.
- Avantages politiques : contredisant l'argument avancé par les conseillers de Louis XIV selon lequel les protestants étaient un obstacle permanent à l'unité de la nation, Montesquieu pense que, pour sauvegarder leur liberté, les religions faibles numériquement ont intérêt à faire preuve d'une obéissance absolue au pouvoir royal.
- Avantages moraux : l'émulation entre les religions amène chacun de leurs adeptes à observer une conduite édifiante («*une secte nouvelle corrige les abus de l'ancienne*» est une allusion à la Réforme).
- Arguments humains : le prosélytisme («*maladie épidémique et populaire*», c'est-à-dire «contagieuse», qui, des Égyptiens dont la religion fut, pour cette raison, interdite à Rome, serait passée aux Juifs, aux Mahométans et aux Chrétiens) et l'intolérance entraînent des guerres de religion ; ils contredisent la raison et la justice.

À la fin, le raisonnement se fait plus subtil et plus général, vraiment philosophique, pour montrer qu'au-delà de «*l'inhumanité*» qu'il y a «*à affliger* (c'est-à-dire «opprimer») *la conscience des autres*», «*il faudrait être fou pour s'aviser*» de l'affliger, car «*celui qui veut me faire changer de religion*» n'accepterait pas de le faire lui-même. Montesquieu demande donc l'application du précepte : «Ne faites pas autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse».

Il faut savoir que la tolérance religieuse était à peu près inconnue au XVIIe siècle : la charité chrétienne commandait de libérer autrui, même par la force, du plus grand des malheurs, l'hérésie. La Bruyère, La Fontaine, Madame de Sévigné ont approuvé la révocation de l'Édit de Nantes. Au XVIIIe siècle, la rigueur du pouvoir royal à l'égard des protestants se manifesta encore, en 1724, par un édit condamnant aux galères à perpétuité les assistants aux assemblées protestantes, et à mort leurs prédicateurs. On comprend dès lors la hardiesse de Montesquieu dans ce plaidoyer pour la tolérance. Après lui, tous les philosophes du siècle affirmèrent que les progrès de la raison universelle rendent définitivement impossibles les guerres religieuses : Voltaire («*Traité sur la tolérance*» ; «*Dictionnaire philosophique*», articles «*Fanatisme*», «*Liberté de penser*», «*Tolérance*») ; Diderot («*Encyclopédie*», articles «*Paix*», «*Réfugiés*»).

C'est avec des mots et des expressions pleins de vigueur que Montesquieu condamne le fanatisme religieux, «*cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipse entière de la raison humaine*».

---

### Analyse de la «lettre 99»

C'était un lieu commun des moralistes et des journalistes de l'époque que de vitupérer la mode. Pour La Bruyère, c'était «une chose folle qui découvre bien notre petitesse » («*De la mode*» chap.XIII, 1). Mais il est sûr que les changements de la mode en Occident ne pouvaient qu'étonner les Persans car, chez eux, les vêtements n'avaient pratiquement pas changé du XVIIe au XIXe siècle (comme l'avait signalé Chardin : «les habits des Orientaux ne sont point sujets à la mode», et l'habit de Tamerlan,



conservé dans le trésor d'Isphahan, était taillé «tout comme ceux qu'on fait aujourd'hui»). Tous les prédécesseurs de Montesquieu qui reprisent le thème d'Orientaux découvrant l'Europe utilisèrent la remarque. Aujourd'hui, en Iran, le seul et unique vêtement est de nouveau, pour les femmes, tel qu'il a été pendant des siècles et des siècles.

Usbek est sensible à deux sortes de bizarreries : les changements et les extravagances de la mode. Le mot «*leurs ouvriers*», c'est-à-dire les couturières, les tailleurs, les cordonniers, les orfèvres, les passementières, etc. s'accorde par syllepse avec un pluriel du mot «*mode*». Le tableau de Montesquieu est caricatural et comique, comme le prouvent

- le choix des mots : «*antique*» pour simplement «*démodée*» ;

- les images ;

- les hyperboles : «*Américaine*» car ce mot désigne une femme peau-rouge, une Amérindienne, les fards, notamment le rouge et la céruse, étant très utilisés sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV - «*les coiffures qui montent insensiblement et qu'une révolution fait descendre tout à coup*» : les coiffures à plusieurs étages, mêlées de rubans et de cheveux postiches avaient été mises à la mode par Mlle de Fontanges ; mais, en 1714, à l'imitation de lady Sandwich, épouse de l'ambassadeur d'Angleterre, les femmes adoptèrent une coiffure basse, aux cheveux coupés à trois doigts de la tête - le visage d'une femme se trouvant «*au milieu d'elle-même*» - «*les talons qui font un piédestal*» car, en effet, sous la Régence, la mode était aux talons très hauts placés, presque sous la cambrure du pied - «*une quantité prodigieuse de mouches*», petites rondelles de taffetas noir que les dames collaient sur leur visage - la disparition de «*la taille*» (de la finesse de la taille) et «*des dents*» (c'est-à-dire qu'elles souriaient pour mettre leurs dents en valeur).

Dans le dernier paragraphe, on passe du badinage à la satire politique et sociale. Si «*les Français changent de mœurs selon l'âge de leur roi*», c'est que Louis XIV, vieillissant, devint dévot et imposa à tout le pays un air de pénitence imposé, tandis que, sous la Régence, éclata la liberté des mœurs. La formule finale : «*L'âme du Souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres*» peut être rapprochée de ces trois vers de La Fontaine («*Fables*», VIII, 14)

«Peuple caméléon, peuple singe du maître :

On dirait qu'un esprit anime mille corps ;

C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.»

On peut comparer la satire de Montesquieu à celle de La Bruyère («*Les caractères*», XIII, 12 et 15).

---

Publiées sans nom d'auteur, «*Les lettres persanes*» n'en connurent pas moins un succès éclatant qui entraîna de nombreuses rééditions. L'habileté avec laquelle était utilisée la fiction orientale (le livre contribua à la vogue que prirent par la suite les romans «*exotiques*» par lettres : «*Lettres chinoises*», du marquis d'Argens (1725) ; «*Lettres d'une Péruvienne*», de Mme de Graffigny (1747) ; «*Lettres siamoises*», de Landon (1751), etc.), l'audacieuse franchise avec laquelle était attaquées les institutions, les qualités du style, justifiaient l'engouement du public.

On a vite pensé que l'auteur anonyme ne pouvait être que ce baron de Montesquieu déjà connu pour des traités d'économie politique, qui avait craint par ce petit livre licencieux de paraître bien léger pour sa fonction de magistrat. Il était le seul écrivain capable d'allier avec autant d'aisance la légèreté et la profondeur. Il dut avouer son œuvre et accepter la réputation d'être le plus mordant et le plus facétieux des beaux esprits, réputation qui lui ouvrit les salons parisiens, le plus agréable des dérivatifs à sa profession étant, pour lui, la vie parisienne. Malgré la longueur, les fatigues et le coût du voyage, il se rendait dans la capitale tous les ans, voire plusieurs fois par an. Il fréquenta le salon de Mme de Lambert où il rencontra Fontenelle, La Motte, Marivaux, d'Argenson, le président Hénault et Adrienne Lecouvreur. Mme de Lambert décida de faire de lui un académicien. Il se plaisait aussi dans le milieu libertin qui entourait le Régent, et se lia avec la sœur de ce dernier, Mademoiselle de Chaumont.

De plus en plus las de ses fonctions, par ailleurs peu rémunératrices à son gré, endetté de quarante mille livres, ambitieux de briguer un poste diplomatique, désireux enfin de rompre sa liaison avec Madame de Grave, il décida de vendre sa charge de président à mortier. Ce fut un scandale énorme à Bordeaux, mais il tint bon et tira de sa charge cent trente mille livres. Cette fortune, grossie par ses

revenus de propriétaire terrien qui afferma avec soin ses terres, lui valut une complète indépendance. Mais il refusa la tyrannie de l'argent : « *Je n'ai pas laissé d'augmenter mon bien : j'ai fait de grandes améliorations à mes terres. Mais je sentais que c'était plutôt pour une certaine idée d'habileté que cela me donnait, que pour l'idée de devenir plus riche.* » Il régît avec soin ses vignes de la Brède et vendit son vin jusqu'en Angleterre. Cette activité lui attira, en 1725, des ennuis avec le « colbertisme » gouvernemental : un arrêt interdit les nouvelles plantations ; il planta quand même et adressa ensuite un long Mémoire justificatif au pouvoir central : à sa formation juridique, l'ancien magistrat ajoutait une connaissance précise des réalités économiques. Introduit en 1727 au Club de l'Entresol, où l'on discutait de législation et d'économie politique, il y lut :

---

---

***“Dialogue de Xantippe et de Xénocrate”***

(1723)

Essai

---

---

***“Lettres de Xénocrate à Phérès”***

(1723)

Essai

---

---

***“Dialogue de Sylla et d'Eucrate”***

(1724)

Essai

Commentaire

Montesquieu analysait les raisons de l'abdication de Sylla. Il n'eut pas grand succès.

---

---

***“Le temple de Gnide”***

(1725)

Poème de sept chants en prose

Aristée et sa bergère, Antiloque et son amante, après être partis du temple de Vénus à Gnide, en Asie Mineure, avoir traversé l'ancre de Jalousie et s'être calmés à l'autel de Bacchus, arrivent à des buts différents. Chez le premier couple, le penchant de la nature l'emporte ; le roman des autres finit par le triomphe de la vertu et le désespoir de la passion.

Commentaire

Le poème, frivole et maniéré, représente l'opposition entre l'amour des champs et celui des villes. « *Le dessein du poème, dit la préface, est de faire voir que nous sommes heureux par les sentiments du cœur et non pas par les plaisirs des sens.* »

Montesquieu, qui l'avait écrit pour mademoiselle de Clermont, le lut à sa société, et bientôt, il courut quelque temps en manuscrit. Bientôt, un périodique imprimé en Hollande l'inséra dans le second semestre de l'année 1724 avec cette note : « Cette pièce a été trop bien reçue du public pour refuser de la mettre au rang des pièces fugitives qui méritent d'être conservées. On assure qu'elle est de la

façon de celui qui nous donna, il y a trois ans, les *“Lettres persanes”*.» À la fin de mars 1725, Montesquieu le publia en volume à Paris, sous le pseudonyme d'un évêque grec, précédée d'une *“Préface du traducteur”* et avec privilège du roi. Comme c'était pendant la semaine sainte, il fit scandale : «On veut faire croire ce petit livret traduit du grec, et trouvé dans la bibliothèque d'un évêque, mais cela sort de la tête de quelque libertin qui a voulu envelopper des ordures sous des allégories. L'addition de la fin, où l'Amour fait revenir ses ailes sur le sein de Vénus n'est pas mal friponne ; et les femmes disent qu'elles veulent apprendre le grec, puisqu'on y trouve de si jolies cures. Les allusions y couvrent des obscénités à demi nues. En voyant des pensées au lieu de sentiments et plus d'observation que d'imagination, le tout présenté dans un style précieux et d'une grande naïveté, Marie du Deffand, qui avait plusieurs raisons de ne pas goûter un ouvrage si peu en rapport avec son art d'aimer et son art d'écrire, l'appela de suite : *“l'Apocalypse de la galanterie”*. L'abbé de Voisenon a affirmé que son pastiche « lui valut beaucoup de bonnes fortunes, à condition qu'il [Montesquieu] les cacherait ». Ce poème connut une parodie intitulée *“Le Temple de Gnide, le muet babillard et la sympathie forcée”*.

---

---

***“Essai touchant les lois naturelles et la distinction du juste et de l'injuste”***  
(1725)

Essai

---

---

***“Discours sur l'équité qui doit régler les jugements et l'exécution des lois”***  
(1725)

Essai

---

---

***“Éloge du duc de la Force”***  
(1726)

Essai

---

---

***“Mémoire contre l'arrêt portant défense de faire des plantations nouvelles en vignes dans la généralité de Guyenne”***  
(1727)

Essai

---

---

***“Réflexions sur la monarchie universelle en Europe”***  
(1727)

Essai

Montesquieu constate que la diversité des législations interdit d'établir la monarchie dans tous les pays.

---

---

**“Voyage à Paphos”**  
(1727)

Essai

---

---

Le 20 décembre 1727, Montesquieu fut élu à l'Académie française.

---

---

**“Considérations sur les richesses de l’Espagne”**  
(1728)

Essai

---

---

Désireux, comme son illustre compatriote Montaigne, de faire l'essai de ses forces, Montesquieu entreprit, de 1728 à 1731, un très long voyage à travers l'Europe. Mais ce ne fut pas un circuit touristique, car ce légiste n'avait pas le sentiment de la nature. Ce fut un voyage documentaire pour étudier l'organisation politique des diverses nations. Il mena une enquête critique dont le plan se trouvait déjà tracé dans la *“Lettre persane”* 31 : « *Je m'instruis des secrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement ; je ne néglige pas même les superstitions européennes [...]. Enfin je sors des nuages qui couvraient mes yeux dans le pays de ma naissance.* »

A Vienne, il compara la décentralisation autrichienne à la centralisation de Louvois. En Hongrie, il observa les survivances du régime féodal. À Venise, où il rencontra Law, il s'inquiéta du marasme économique et se montra déçu du régime républicain. Il constata l'effet néfaste du régime ecclésiastique sur les mœurs romaines, qui n'avaient guère changé depuis *“Les regrets”* de du Bellay. Après s'être enquis du despotisme prussien, il fut frappé par l'activité de la Hollande, qu'il compara à la Salente du *“Télémaque”*. En Angleterre, où, anglophile déclaré, il fut accueilli à bras ouverts par la meilleure société de Londres qui l'installa dans ses salons et lui acheta son bordeaux par barriques entières, il fut reçu franc-maçon (il allait être l'un des fondateurs en France de la franc-maçonnerie) et il s'émerveilla de l'extrême liberté laissée aux citoyens et l'attribua à la séparation des pouvoirs entre le roi et le parlement.

En 1731, il revint à La Brède. Ses idées s'étaient précisées et étendues. Il comptait désormais, dans tous les pays où il était passé, des correspondants qui le tenaient au courant des discussions philosophiques et politiques susceptibles de l'intéresser.

Pendant deux années, sans rompre ses liaisons avec la société parisienne, il vécut retiré dans ses terres. Il entoura son château de jardins à l'anglaise et défendit, contre l'intendant de la généralité, les intérêts de son vignoble. Il multiplia ses lectures historiques et philosophiques, rédigea ses notes de voyage, songea à un essai sur le gouvernement de l'Angleterre, à une histoire de Louis XIV. Ce projet l'amena à de longs entretiens avec Saint-Simon, mais il ne le réalisa jamais.

Il publia :

---

---

**“Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence”**  
(1734)

Essai

À partir des événements de l'Histoire de Rome, Montesquieu s'efforce de trouver les lois politiques et morales qui régissent sa grandeur (livres I à VIII) puis sa décadence (livres X à XXIII). Il montre que les institutions romaines, excellentes pour la conquête, se sont révélées insuffisantes pour l'administration de l'Empire, et que la disparition de la liberté et des vertus républicaines a entraîné la chute de cet Empire.

## Commentaire

Montesquieu a institué le déterminisme historique. En un style dense qui «manifeste un génie mâle et rapide» (Voltaire), il brossa une suite de tableaux et de portraits saisissants.

L'œuvre obtint, semble-t-il, plus de succès à l'étranger qu'en France même, où cependant elle accrut une renommée solidement établie.

---

---

Montesquieu continuait à passer tous les ans l'hiver à Paris, fréquentant les salons de Madame de Tencin, de Madame du Deffand, de Madame Geoffrin ou de Madame d'Aiguillon et assistant régulièrement aux séances de l'Académie. Mais il travaillait constamment à un grand ouvrage, dont il avait conçu l'idée vers 1729, sur la nature des lois et leurs rapports entre elles. Dès 1736, l'œuvre était assez avancée pour qu'il en communique une partie au marquis d'Argenson, un de ses anciens amis du Club de l'Entresol.

Cependant, entre 1735 et 1740, il écrivit d'abord '**L'Histoire de Louis XI**', ouvrage qui fut perdu par la distraction d'un secrétaire), et qui ne l'écarta pas de sa voie, car il y rechercha comment ce règne avait déterminé l'unité française.

---

---

### ***"Histoire véritable"***

(1738)

#### Roman

Le héros, par métempsychose et transmigrations, cumule nombre de vies à différentes époques, mais la rapidité des transformations, la sarcastique lucidité tirée de ses expériences lui donnent une sagesse par laquelle il se rassemble dans «un parti pris de la raison plutôt que du cœur» (Roger Caillois).

---

---

En 1742, à la demande de Mademoiselle de Charolais, il composa :

---

---

### ***"Arsace et Ismérie"***

(1742)

#### Roman

Deux jeunes Orientaux connaissent bien des mésaventures.

## Commentaire

C'est une œuvre baroque dans le ton des '*Lettres persanes*', où le romanesque enrobe la philosophie politique et où l'auteur montre en action le gouvernement despotique.

---

---

Montesquieu continuait la rédaction de son ouvrage monumental, y usant sa santé : atteint de la cataracte, il devint presque aveugle (« *Quand je devins aveugle, je compris d'abord que je saurais être aveugle.* »), travailla néanmoins huit heures par jour, modifia son plan, multiplia les additions, et dicta ce qu'il ne put plus rédiger. « *Ma vie avance et l'ouvrage recule* », écrivit-il en 1746. Deux ans plus tard, il envoya son manuscrit à Genève pour l'impression, avec le sentiment d'abandonner une œuvre qu'il ne pourrait jamais achever :

---

---

**“L’esprit des lois**  
**ou**  
**Du rapport que les lois doivent avoir avec la constitution de chaque gouvernement,**  
**les mœurs, le climat, la religion et le commerce”**  
(1748)

Essai

Montesquieu confronte lectures et réflexions aux faits pour démontrer que les lois juridiques qui régulent les phénomènes sociaux (synthèse de la nature et de la raison) sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses, comme l’indique le titre complet de l’ouvrage. Ainsi, les lois dépendent du climat du pays où elles sont édictées. Ayant prouvé que les lois ne sont ni invariables ni arbitraires, il les analyse ; il distingue trois types de gouvernements dont chacun repose sur un principe, sur une passion (la république sur la vertu, la monarchie sur l’honneur, le despotisme sur la peur). Épris d’un idéal de modération et d’équilibre, il opte pour une monarchie constitutionnelle où «*la liberté politique*» serait garantie par la séparation des trois pouvoirs (législatif, exécutif, judiciaire) car «*le pouvoir doit arrêter le pouvoir, et par des corps intermédiaires subordonnés et dépendants*».

Commentaire

À la fois juriste, philosophe, historien, politicologue, écrivain et sociologue, Montesquieu se montre un penseur libéral dont les idées sur les libertés et leur garanties institutionnelles, notamment la séparation des pouvoirs, inspirées de l’Anglais John Locke, sont dictées par un profond respect de la personne humaine et le goût de réformes équitables. Il se révèle comme un modéré né, passionné de libertés, tolérant, ouvert, novateur, inégalé dans l’art de confronter les systèmes et les êtres humains, de démêler qui influence quoi, de conclure sagement à la séparation des pouvoirs, à la haine de la tyrannie et des excès, au contrôle des puissants par les esprits éclairés. Sa typologie des régimes politiques, qui relie chacun d’entre eux à une passion, est à la fois normative et descriptive. Il a pu dire, dans la phrase qui clôt l’introduction : «*Et moi aussi je suis peintre*», et il fut le portraitiste du politique. Mais son érudition, si elle est pleine de charme et d’intérêt, l’a fait tomber dans l’exemplomanie : il en mit tout simplement trop. Pour illustrer un fait, il a souvent eu recours, en des dizaines de pages, à une pléthore d’exemples historiques. Un des auteurs les plus cosmopolites de son temps, il commençait presque toujours par les Romains, revenait souvent aux Grecs, poursuivait le détour par les Francs, les Germains, les Perses, les Indiens d’Amérique, les Chinois, etc.. L’opacité de “*L’esprit des lois*” tient aussi au problème du plan : D’Alembert constata : «*Le désordre est réel*» ; Voltaire se plaignit : «*Je cherchais un fil dans ce labyrinthe. Le fil est cassé presque à chaque article. J’ai trouvé l’esprit de l’auteur, qui en a beaucoup, et rarement l’esprit des lois. Il sautille plus qu’il ne marche*». La réalité des lois est complexe, et le tableau général que tenta d’en faire Montesquieu devient vite surchargé. En partie parce qu’il partit de la réalité pour théoriser. Qu’on le veuille ou non, la voie empirique impose toujours plus de nuances que la voie idéaliste (plus propre à Rousseau), où tout est logique, géométrique, symétrique. De plus, la rédaction de l’ouvrage s’est étendue sur vingt ans, et le plan a été constamment retravaillé, modifié : il en a souffert.

Cependant, le retentissement de “*L’esprit des lois*” fut considérable, le succès immense, attesté par vingt-deux éditions consécutives en quelques années. C’était une des œuvres qu’attendait le XVIIIe siècle, siècle des sommes critiques. Elle suscita des attaques des jansénistes et des jésuites auxquelles Montesquieu répondit par sa “*Défense de “L’esprit des lois”*” (1750). En France, son libéralisme fut jugé trop impertinent, sa sagesse, trop critique. Si la marquise de Pompadour le protégea, les bigots fomentèrent quelques cabales. Le Vatican le mit à l’index parce qu’il dénonçait l’Inquisition. Ce monumental ouvrage influa directement sur les événements politiques de la fin du XVIIIe siècle, les Américains lui devant en partie leurs libertés, leur fameuse Constitution républicaine, certains législateurs des assemblées révolutionnaires tenant à en appliquer les conclusions, en particulier la nécessité de la séparation des pouvoirs comme un préalable de la liberté politique.

Aujourd'hui encore, cette notion géniale représente un élément fondamental de toutes les démocratisations. On ne saurait plus poser les problèmes de l'État ni même en dessiner les grandes structures partout dans le monde sans cette théorie constitutionnelle.

---

---

Montesquieu composa pour l'Académie de Nancy :

---

---

**“Lysimaque”**  
(1751)

Nouvelle

---

---

**“Mémoire sur la constitution”**  
(1753)  
Essai

---

---

**“Ébauche de l'éloge historique du maréchal de Berwick »**  
(posthume, 1778)

---

---

Montesquieu rédigea, pour l'Encyclopédie, l'article «*Goût*».

En février 1755, au cours d'un séjour à Paris, il mourut d'une fluxion de poitrine, sans céder aux exigences d'un confesseur jésuite qui lui réclamait les manuscrits de “*Lettres persanes*” inédites.

En 1941, furent publiés des “*Cahiers*”, larges fragments de manuscrits intitulés “*Mes pensées*” où apparaît dans toute sa spontanéité cet «honnête homme», cet homme d'équilibre, curieux de tout et de tous, railleur et réfléchi, observateur et conceptuel, heureux de vivre en aristocrate comblé, en viticulteur fortuné, très attentif à la gestion de ses domaines, dépensier à Paris mais économe en Aquitaine, méfiant à l'égard des préjugés comme des passions, partisan d'un bonheur raisonné appliqué à l'individu comme à la société, se définit par :

- La recherche des plaisirs : Il éprouva un vif plaisir dans le seul sentiment d'exister : « *Je m'éveille le matin avec une joie secrète ; je vois la lumière avec une espèce de ravissement. Tout le reste du jour je suis content.* » (I, 221). Également heureux à la campagne et à la ville, il fut sensible aux satisfactions sociales : « *On est heureux dans le cercle des sociétés où l'on vit : témoin les galériens. Or chacun se fait son cercle dans lequel il se met pour être heureux.* » (III, 21). Gentilhomme, il avait beau parler de sa noblesse avec désinvolture, il y tenait : « *Quand il s'agit d'obtenir les honneurs, on rame avec le mérite personnel, et on vogue à pleines voiles avec la naissance.* » (II, 454). Mais l'agrément des conversations mondaines l'attirait davantage : il recherchait les gens d'esprit car il se disait moins accessible à la timidité devant des causeurs intelligents ; cependant, quand il rencontrait des sots, il se résignait de bon cœur : « *Rien ne m'amuse davantage que de voir un conteur ennuyeux faire une histoire circonstanciée, sans quartier : je ne suis pas attentif à l'histoire, mais à la manière de la faire.* » (I, 123). Amoureux des plaisirs moins frivoles de l'amitié, il n'entendait pas en être dupe : « *Quand je me fie à quelqu'un, je le fais sans réserve ; mais je me fie à peu de personnes.* » (I, 24). Et il constata avec satisfaction qu'il avait conservé tous ses amis, à l'exception d'un seul. En définitive, pour lui, les joies les plus hautes furent celles que se donne l'esprit dans la solitude et le recueillement : « *L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture ne m'ait ôté.* » (I, 20). Toute sa vie fut

concentrée dans sa bibliothèque de La Brède qu'il enrichit sans cesse et dont le catalogue témoigne de ses multiples curiosités.

- La méfiance envers les passions : La raison l'aida à ne pas demeurer sous la dépendance des passions. Il lui fut agréable d'aimer, mais non pas d'être enchaîné par l'amour : « *J'ai été, dans ma jeunesse, assez heureux pour m'attacher à des femmes que j'ai cru qui m'aimaient. Dès que j'ai cessé de le croire, je m'en suis détaché soudain.* » (I, 220). Rêvant de grands desseins, il ne s'abandonna ni aux tourments de l'ambition, ni à la rancune : « *Lorsque quelqu'un a voulu se réconcilier avec moi, j'ai senti ma vanité flattée, et j'ai cessé de regarder comme ennemi un homme qui me rendait le service de me donner bonne opinion de moi.* » (I, 227).

- L'intelligence et la justice : C'est surtout par l'intelligence qu'il a vécu. Esprit très peu religieux, il ne voulut voir, dans la religion, qu'une institution politique et sociale : « *Je ne puis pas plus aimer un être spirituel que je puis aimer cette proposition : deux et trois fois font cinq.* » (I, 329). Et il critiqua certains effets de la dévotion : « *La dévotion trouve pour faire une mauvaise action des raisons qu'un simple honnête homme ne saurait trouver.* » (II, 78). Très soucieux de l'intérêt public, il manifesta le désir ardent d'un État bien gouverné : « *Je suis un bon citoyen parce que j'aime le gouvernement où je suis né, sans le craindre.* » (II, 207). Mais il se désola de voir le désordre, l'anarchie et l'injustice troubler l'équilibre auquel aspirait sa raison. Et, s'il condamna tout rêve chimérique de révolution, il accueillit volontiers toute idée de réforme équitable : « *Une chose n'est pas juste parce qu'elle est loi ; mais elle doit être loi parce qu'elle est juste.* » (I, 393). Fondé sur la raison, la lucidité, l'optimisme et la justice, tel nous apparaît « le mécanisme intérieur d'un homme qui sut vivre sans laisser rien perdre de ses dons, tout en se refusant à leur rien sacrifier de son bonheur » (B. Grasset, Cahiers de Montesquieu).

- L'acceptation du destin : La raison le disposa à tirer le meilleur parti possible de la situation qui lui était faite : « *Cherchons à nous accommoder à cette vie ; ce n'est point à cette vie à s'accommoder à nous.* » (III, 19). Pour lui, pour peu que l'on sache « se retourner », les malheurs contribuent au bonheur : « *Dans ce cas la plupart des malheurs entreront dans le plan d'une vie heureuse. Il est très aisé avec un peu de réflexion de se défaire des passions tristes.* » (III, 20). Il entendait donc se préparer sereinement à subir le sort commun des mortels : « *Je n'ai plus que deux affaires : l'une de savoir être malade, l'autre de savoir mourir.* » (III, 466).

Même si le terme a été forgé au XIXe siècle par Auguste Comte, on peut le considérer comme un des fondateurs de la sociologie, car il a cherché à expliquer tous les aspects des collectivités. Tout ce champ qu'on appelle sciences sociales a une dette envers lui. Conscient des bienfaits que ses réflexions politiques, s'appuyant sur une méthode déductive et expérimentale, pouvaient apporter au genre humain, désireux de mener « *à la sagesse et à la vérité par le plaisir* », il sut traduire clairement sa pensée, en des sentences très denses et vigoureuses, recourant parfois à des anecdotes et à des remarques spirituelles car, pour lui, « *Il ne faut pas mettre du vinaigre dans ses écrits. Il faut y mettre du sel.* », même dans des ouvrages austères. Son style, tantôt simple, tantôt ample, est toujours au service de l'idée car « *il ne s'agit pas de faire lire, mais de faire penser* ».

« *Un homme qui enseigne peut aisément devenir opiniâtre parce qu'il fait le métier d'un homme qui n'a jamais tort.* » ('Essais sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères')

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)